



Dominick Argento (1927-2019)

Six Elizabethan Songs (1962) – Six Chants Elisabéthains

Spring

Thomas Nashe (1567-1601)

Spring, the sweet Spring, is the year's pleasant king ;
Then blooms each thing, then maids dance in a ring,
Cold doth not sting, the pretty birds do sing,
Cuckoo, jug-jug, pu-we, to-witta-woo !

The palm and may make country houses gay,
Lambs frisk and play, the shepherd pipes all day,
And we hear aye birds tune this merry lay,
Cuckoo, jug-jug, pu-we, to-witta-woo !

The fields breathe sweet, the daisies kiss our feet,
Young lovers meet, old wives a-sunning sit,
In every street these tunes our ears do greet,
Cuckoo, jug-jug, pu-we, to-witta-woo!
Spring ! The sweet Spring !

Sleep

Samuel Daniel (1562-1619)

Care-charmer Sleep, son of the sable Night,
Brother to Death, in silent darkness born,
Relieve my anguish and restore thy light,
With dark forgetting of my care, return ;

And let the day be time enough to mourn
The shipwreck of my ill-adventur'd youth :
Let waking eyes suffice to wail their scorn,
Without the torment of the night's untruth.

Cease, dreams, the images of day-desires
To model forth the passions of the morrow ;
Never let rising sun approve you liars,

To add more grief to aggravate my sorrow.
Still let me sleep, embracing clouds in vain ;
And never wake to feel the day's disdain.

Printemps

Le printemps, le doux printemps, est le plaisant roi
de l'année ;
C'est là que toute chose fleurit, que les jeunes filles
dansent les rondes,
Le froid ne pique pas, les jolis oiseaux chantent,
Coucou, jug-jug, pu-we, to-witta-woo !

Les rameaux et le mois de mai égayent les maisons de
campagne,
Les agneaux frissonnent et jouent, le berger joue de sa
flûte toute la journée,
Et nous entendons les oiseaux se mêler à ce chant joyeux,

Les champs respirent doucement, les marguerites
embrassent nos pieds,
Les jeunes amants se retrouvent, les vieilles femmes
prennent un bain de soleil,
Dans chaque rue, nos oreilles saluent ces airs,
Coucou, jug-jug, pu-we, to-witta-woo !
Printemps ! Le doux printemps !

Sommeil

Sommeil charmeur, fils de la nuit de sable
Frère de la mort, né dans la pénombre silencieuse,
Apaise mes angoisses, restaure ta lumière,
Plongeant mes soucis dans un obscur oubli, reviens ;

Et que le jour soit un temps suffisant pour pleurer
Le naufrage de ma jeunesse tourmentée :
Que les yeux éveillés suffisent à gémir leur mépris,
Sans le tourment des mensonges de la nuit.

Mettez un terme, rêves, aux images des désirs du jour
Qui remodelent plus loin les passions du lendemain ;
Ne laissez pas le soleil levant vous approuver, menteurs,

Pour laisser davantage de tourments aggraver mon chagrin.
Laisse-moi dormir, embrasser les nuages en vain ;
Et ne plus m'éveiller pour sentir le dédain du jour.

Winter

William Shakespeare (1564-1616)

When icicles hang by the wall
And Dick the shepherd blows his nail,
And Tom bears logs into the hall,
And milk comes frozen home in pail ;

When blood is nipt and ways be foul,
Then nightly sings the staring owl :
Tu-who !
Tu-whit ! Tu-who ! – A merry note !
While greasy Joan doth keel the pot.

When all aloud the wind doth blow,
And coughing drowns the parson's saw,
And birds sit brooding in the snow,
And Marian's nose looks red and raw ;

When roasted crabs hiss in the bowl
Then nightly sings the staring owl !
Tu-who !
Tu-whit! Tu-who ! – A merry note !
While greasy Joan doth keel the pot.

Dirge

William Shakespeare

Come away, come away, death,
And in sad cypress let me be laid ;
Fly away, fly away, breath ;
I am slain by a fair cruel maid.
My shroud of white, stuck all with yew,
O prepare it !
My part of death, no one so true
Did share it.

Not a flower, not a flower sweet,
On my black coffin let there be strown ;
Not a friend, not a friend greet
My poor corpse, where my bones shall be thrown,
A thousand, thousand sighs to save,
Lay me, O, where
Sad true lover never find my grave,
To weep there !

Hiver

Quand les glaçons pendent au mur
Et que Dick le berger souffle sur ses ongles,
Et que Tom porte des bûches dans le couloir,
Et que le lait arrive gelé dans la jatte ;

Quand le sang se fige, les routes noires,
Alors la chouette hagarde chante dans la nuit :
Houhou !
Touhouit ! Touhou ! – Quelle note joyeuse !
Tandis que la grasse Jeanne écume le pot.

Quand tout haut le vent mugit,
Que la toux noie le sermon du prêtre,
Et que les oiseaux couvent dans la neige,
Et que le nez de Marianne est d'un rouge cru ;

Quand les crabes rôtis sifflent dans le bol,
Alors la chouette hagarde chante dans la nuit !
Touhou !
Touhouit ! Touhou ! – Quelle joyeuse note !
Tandis que la grasse Jeanne écume le pot.

Chant Funèbre

Viens à moi, viens à moi, mort,
Et laisse-moi reposer dans le triste cyprès ;
Envole-toi, envole-toi, souffle !
J'ai succombé au charme d'une cruelle jeune fille.
Mon blanc suaire, tout orné d'if,
Préparez-le !
Mon sort funeste, personne d'assez fidèle
Pour le partager.

Qu'aucune fleur, qu'aucune tendre fleur
Ne soit jetée sur mon noir cercueil ;
Qu'aucun ami, qu'aucun ami ne salue
Mon pauvre cadavre, mes os jetés là.
Et pour épargner mille et mille soupirs,
Ô, enterrez-moi en un lieu
Où nul amoureux fidèle ne puisse trouver ma tombe
Pour y pleurer !

Richard Strauss (1864 - 1949)

Mädchenblumen (1886-1888) – *Fleurs de jeunes filles Felix Dahn* (1834-1912)

Diaphenia

Henry Constable (1562-1613)
ou Henry Chettle (1564-1607)

Diaphenia, like the daffadowndilly,
White as the sun, fair as the lily,
Heigh ho, how I do love thee !
I do love thee as my lambs
Are beloved of their dams :
How blest were I if thou would'st prove me.

Diaphenia, like the spreading roses,
That in thy sweets all sweets encloses,
Fair sweet, how I do love thee !
I do love thee as each flower
Loves the sun's life-giving power ;
For dead, thy breath to life might move me.

Diaphenia, like to all things blessed,
When all thy praises are expressed,
Dear joy, how I do love thee !
As the birds do love the spring,
Or the bees their careful king,
Then in requite, sweet virgin, love me !

Hymn

Ben Jonson (1572-1637)

Queen and huntress, chaste and fair,
Now the sun is laid to sleep,
Seated in thy silver chair,
State in wonted manner keep :
Hesperus entreats thy light,
Goddess excellently bright.

Earth, let not thy envious shade
Dare itself to interpose ;
Cynthia's shining orb was made
Heaven to clear when day did close ;
Bless us then with wished sight,
Goddess excellently bright.

Lay thy bow of pearl apart,
And thy crystal shining quiver ;
Give unto the flying hart
Space to breathe, how short so-ever :
Thou that mak'st a day of night,
Goddess excellently bright.

Diaphenia

Diaphenia, comme la jonquille,
Blanche comme le soleil, belle comme le lis,
Hé là ! Comme je t'aime !
Je t'aime comme mes agneaux
Sont aimés de leurs mères ;
Comme je serais béni si tu m'approuvais !

Diaphenia, comme les roses éparses,
Qui dans tes douceurs contient toutes les douceur,
Douce beauté, comme je t'aime !
Je t'aime comme chaque fleur
Aime le pouvoir de vie du soleil,
Car mort, ton haleine pourrait me raviver.

Diaphenia, comme à toute chose bénie,
Quand tes louanges sont exprimées,
Chère joie, comme je t'aime !
Comme les oiseaux aiment le printemps
Ou les abeilles leur roi prudent,
Alors en retour, douce vierge, aime-moi !

Hymn

Reine et chasseresse, chaste et belle,
Maintenant que le soleil s'est abandonné au sommeil,
Assise sur ton siège d'argent,
Installe-toi à ton aise :
Hespéros implore ta lumière,
Déesse à l'éclat parfait.

Terre, ne laisse pas ton ombre envieuse
Oser s'interposer ;
Le globe brillant de Cynthia a été créé
Afin d'éclairer le ciel quand le jour s'éteint :
Bénis nous alors de ton image désirée,
Déesse à l'éclat parfait.

Dépose ton arc de perles,
Ainsi que ton carquois de cristal resplendissant ;
Donne au cerf fuyant
Le temps de reprendre son souffle, aussi court soit-il :
Toi qui transformes la nuit en jour,
Déesse à l'éclat parfait.

Kornblumen

Kornblumen nenn' ich die Gestalten,
Die milden mit den blauen Augen,
Die, anspruchslos in stillem Walten,
Den Tau des Friedens, den sie saugen
Aus ihren eigenen klaren Seelen,
Mitteilen allem, dem sie nahen,
Bewußtlos der Gefühlsjuwelen,
Die sie von Himmelshand empfahn.
Dir wird so wohl in ihrer Nähe,
Als gingst du durch ein Saatgefilde,
Durch das der Hauch des Abends wehe,
Voll frommen Friedens und voll Milde.

Mohnblumen

Mohnblumen sind die runden,
Rotblutigen gesunden,
Die sommersproßgebraunten,
Die immer froh gelaunten,
Kreuzbraven, kreuzfidelten,
Tanznimmermüden Seelen;
Die unter'm Lachen weinen
Und nur geboren scheinen,
Die Kornblumen zu necken,
Und dennoch oft verstecken
Die weichsten, besten Herzen,
Im Schlinggewächs von Scherzen ;
Die man, weiß Gott, mit Küssen
Ersticken würde müssen,
Wär' man nicht immer bange,
Umarmest du die Range,
Sie springt ein voller Brander
Aufflammend auseinander.

Bleuets

J'appelle bleuets ces charmantes figures,
Douce aux yeux bleus,
Qui humblement dans le puissant silence,
Répandent sur ceux qui les approchent
Cette rosée de paix qu'elles puisent
Au fond de leurs âmes si pures,
Ignorant les précieux joyaux
Dont la main de Dieu les a comblées.
Après tu te sentiras bien,
Comme si tu foulais un champ de jeunes pousses
A travers lequel passe le souffle du soir,
Plein de recueillement et plein de douceur.

Coquelicots

Coquelicots, ce sont les rondelettes,
Aux joues rouges pleines de santé,
Au teint hâlé par le soleil,
Et d'une humeur toujours joyeuse,
Âmes bonnes, âmes enjouées,
Par la danse jamais lassées ;
Pleurant sous leurs éclats de rire,
Et qui semblent n'être nées
Que pour taquiner les bleuets,
Et qui pourtant bien souvent cachent
Les plus tendres, les plus grands cœurs,
Dans les tours de leurs plaisanteries ;
Que l'on voudrait, oh Dieu !
Étouffer de baisers,
Si l'on ne craignait pas,
En embrassant les mutines,
Qu'elles n'exploient soudain
En gerbes de flammes

Louis Beydts (1895- 1953)

Chansons pour les Oiseaux (1948-1950) Paul Fort (1872-1960)

Epheu

Aber Epheu nenn' ich jene Mädchen
Mit den sanften Worten,
Mit dem Haar, dem schlichten, hellen
Um den leis' gewölbten Brau'n,
Mit den braunen seelenvollen Rehenaugen,
Die in Tränen steh'n so oft,
In ihren Tränen gerade sind unwiderstehlich ;
Ohne Kraft und Selbstgefühl,
Schmucklos mit verborg'ner Blüte,
Doch mit unerschöpflich tiefer
Treuer inniger Empfindung
Können sie mit eigner Triebkraft
Nie sich heben aus den Wurzeln,
Sind geboren, sich zu ranken
Liebend um ein ander Leben :
An der ersten Lieb'umrankung
Hängt ihr ganzes Lebensschicksal,
Denn sie zählen zu den seltnen Blumen,
Die nur einmal blühen.

Wasserrose

Kennst du die Blume, die märchenhafte,
Sagengefeierte Wasserrose ?
Sie wiegt auf ätherischem, schlankem Schafte
Das durchsicht'ge Haupt, das farbenlose,
Sie blüht auf schilfigem Teich im Haine,
Gehütet vom Schwan, der umkreiset sie einsam,
Sie erschließt sich nur dem Mondenscheine,
Mit dem ihr der silberne Schimmer gemeinsam :
So blüht sie, die zaub'rische Schwester der Sterne,
Umschwärmt von der träumerisch dunklen Phaläne,
Die am Rande des Teichs sich sehnet von ferne,
Und sie nimmer erreicht, wie sehr sie sich sehne.
Wasserrose, so nenn' ich die schlanke,
Nachtlock'ge Maid, alabastern von Wangen,
In dem Auge der ahnende tiefe Gedanke,
Als sei sie ein Geist und auf Erden gefangen.
Wenn sie spricht, ist's wie silbernes Wogenrauschen,
Wenn sie schweigt, ist's die ahnende Stille
der Mondnacht ;
Sie scheint mit den Sternen Blicke zu tauschen,
Deren Sprache die gleiche Natur sie gewohnt macht ;

Du kannst nie ermüden, in's Aug' ihr zu schau'n,
Das die seidne, lange Wimper umsäumt hat,
Und du glaubst, wie bezaubert von seligem Grau'n,
Was je die Romantik von Elfen geträumt hat.

Lierre

Mais j'appelle lierre ces jeunes filles
Aux douces paroles,
Aux chevelures simples et claires,
Aux tendres yeux chatains de biche,
Que souligne la courbe légère des sourcils
Et qui souvent versent des larmes
Auxquelles on ne peut résister ;
Sans force ni prétention,
Sans autre parure qu'une floraison secrète,
Et qui malgré leur profonde,
Inépuisable et sincère émotion,
N'ont pas en elles assez d'énergie
Pour se dresser sur leurs propres racines ;
Qui sont nées pour enlacer
Amoureusement une autre vie :
A l'attachement pour leur premier amour
Est suspendue leur destinée,
Car elles sont de ces rares fleurs
Qui ne fleurissent qu'une fois.

Nymphéa

La connais-tu, cette fleur féérique,
Le nymphéa légendaire ?
Elle balance sur sa mince tige éthérée
Sa corolle diaphane et sans couleur
Et fleurit sur l'étang entouré de roseaux,
Protégée par le cygne solitaire qui l'encercle,
Elle ne s'ouvre qu'à la clarté lunaire,
Et partage avec elle ses reflets argentés :
Ainsi fleurit-elle, cette soeur envoûtante des étoiles,
Convoitée par le vol de la sombre phalène rêveuse,
Qui du bord l'étang la désire de loin
Sans jamais l'atteindre, bien qu'elle se languisse tant.
Nymphéa, c'est ainsi que j'appelle la mince jeune fille
Aux boucles de nuit, aux joues d'albâtre,
Aux yeux pleins de profonds pressentiments,
Comme si elle était un esprit prisonnier de la terre.
Quand elle parle, c'est un murmure argenté des flots ;
Quand elle se tait, c'est le silence pénétrant du clair
de lune ;
Elle semble échanger des regards avec les étoiles,
Dont le langage lui est familier, parce que de même
nature.

Tu ne peux te lasser de la regarder dans les yeux,
Qu'elle a ourlés de longs cils de soie.
Et tu crois, comme ensorcellé par une crainte sacrée,
A tous les elfes que le Romantisme a rêvés.

La colombe poignardée

Si Dieu n'avait pas le soleil et les mondes,
Il n'y aurait pas eu les douleurs, ni ma blonde,
Pas de coups, de sang rouge et ni ma bien-aimée.
Il n'y aurait sur terre colombe poignardée.

Si Dieu n'avait pas fait la lune et les orages,
Il n'y aurait pas eu de pleurs aux doux visages,
Ni de couteau farouche, et ni ma bien-aimée...
Il n'y aurait sur terre colombe poignardée.

Si Dieu n'avait pas fait les jours après le jour,
Il n'y aurait pas eu d'amour, ni mon amour !
Il n'y aurait sur terre colombe poignardée,
Et ni, Seigneur ! Ma bien-aimée.

Le petit pigeon bleu

Je voudrais être petit pigeon bleu
Sur le toit de ta chaumière
Pour t'écouter remuer les assiettes
Et mettre des pommes de pin au feu.
J'écouterais aussi la belle histoire
Que tes enfants écoutent chaque soir.
C'est toi qui la contes, je serais heureux
Tout comme un ange écoutant le bon Dieu
Oui la belle histoire du paradis,
Quand les oiseaux s'aimaient entre eux,
Les arbres aussi, les poissons aussi,
Les chênes, les carpes, les hochequeues,
Les pins parasols, les écureuils,
Les zéphyr, les roseaux, les roses,
Les arcs-en-ciel sur les eaux,
Les gouttes de rosée et deux personnes
Sur le toit de ta chaumière,
Je voudrais être petit pigeon bleu.
J'écouterais entre les pailles, heureux,
Tout comme un ange écoutant le bon Dieu !

L'oiseau bleu

Aliénor, Éléonor, Genièvre,
Ilse, Nausicaa, Viviane,
Eve, Blanche-flor, Urgèle et Gwendoloéna,
Carotte, Céphisé, Amalthée,
Rosaly, Rosalinde rose,
Eunice, Eione, Galatée,
Sylphes, nymphes, apothéose,
Muse, Musette, Mélusine,
Musidora, Muse adorée,
Germaine Tourangelle,
Ondine, Caliope, Cléo dorée,
Vénus, Anadyomède, Irène, Roxane, Io,
reines, impératrices, fées, voix heureuses d'être fées,
Ah, Ah, Ah
Nourdjebane, Badroulboudour,
la Sulamite et la Sultane,
Yseut, Isoline, Peau d'Âne,
Amour, Amour, Amour, Amour.

Le petit serin en cage

Il était un p'tit jaune tout habillé de gris, canari,
Qui demandait l'aumône aux chats et aux souris,
Canari, toto canaro, canari.
Compère Mistigri, le lairras-tu, le lairras-tu souffri ?
Compère Mistigri, le lairras-tu souffri ?

Le chat d'la Mère Michel, canari
Ses moustach' comme un gril, canari
A fait la courte échelle aux rats et aux souris,
Canari, toto canaro, canari.
Ah, Père Mistigri, me lairras-tu, me lairras-tu mourir ?
Ah, Père Mistigri, me lairras-tu mourir ?

Tu t'en iras au ciel, canari,
Croqué par les souris, canari,
Les rats (c'est rationnel) te croqu'ront bien aussi,
Canari, toto canaro, canari.

Et Mistigri chéri croqu'ra le tout, miaou !
Et Mistigri chéri croqu'ra le tout, miaou,
Miaou, miaou, miaou!

Le chaton, qui l'eut cru, c'est le Père Lustucru,
Ce vieux monstre malotru, qui l'a croqué tout cru !

Franz Schubert (1797-1828)

Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832)

Suleika I (1824)

Was bedeutet die Bewegung ?
Bringt der Ost mir frohe Kunde ?
Seiner Schwingen frische Regung
Kühlt des Herzens tiefe Wunde.

Kosend spielt er mit dem Staube,
Jagt ihn auf in leichten Wölkchen,
Treibt zur sichern Rebenlaube
Der Insecten frohes Völkchen.

Lindert sanft der Sonne Glühen,
Kühlt auch mir die heißen Wangen,
Küßt die Reben noch im Fliehen,
Die auf Feld und Hügel prangen.

Und mir bringt sein leises Flüstern
Von dem Freunde tausend Grüße ;
Eh noch diese Hügel düstern
Grüßen mich wohl tausend Küsse.

Und so kannst du weiter ziehen !
Diene Freunden und Betrübten.
Dort wo hohe Mauern glühen,
Find' ich bald den Vielgeliebten.

Ah, die wahre Herzenskunde,
Liebeshauch, erfrischtes Leben
Wird mir nur aus seinem Munde,
Kann mir nur sein Atem geben.

Suleika I (1821)

Que signifie cette agitation ?
Le vent d'est m'apporte-t-il une heureuse nouvelle ?
Le mouvement frais de son aile
Apaise la profonde blessure de mon cœur.

Caressant, il joue avec la poussière,
Il la chasse en petits nuages légers,
Il amène au rassurant feuillage de la vigne
Le joyeux petit peuple des insectes.

Il adoucit tendrement l'incandescence du soleil,
Il rafraîchit aussi mes joues chaudes,
Et baise dans son vol les grappes
Qui brillent sur le champ et la colline.

Et son doux murmure m'apporte
Mille saluts de mon ami ;
Avant que ces collines ne s'assombrissent,
Mille baisers me saluent encore.

Et ainsi tu peux poursuivre ton chemin !
Sers les amis et ceux qui sont tristes.
Là-bas, où les hautes parois rougeoient,
Je retrouverai bientôt ma chère bien-aimée.

Ah, le vrai message de son cœur,
Amoureuse haleine, vie rafraîchissante,
Ne vient à moi que de sa bouche,
Seul son souffle peut me le donner.

Suleika II (1824)

Ach, um deine feuchten Schwingen,
West, wie sehr ich dich beneide :
Denn du kannst ihm Kunde bringen
Was ich in der Trennung leide !

Die Bewegung deiner Flügel
Weckt im Busen stilles Sehnen ;
Blumen, Auen, Wald und Hügel
Stehn bei deinem Hauch in Tränen.

Doch dein mildes sanftes Wehen
Kühlt die wunden Augenlieder ;
Ach, für Leid müßt' ich vergehen,
Hofft' ich nicht zu sehn ihn wieder.

Eile denn zu meinem Lieben,
Spreche sanft zu seinem Herzen ;
Doch vermeid' ihn zu betrüben
Und verbirg ihm meine Schmerzen.

Sag ihm, aber sag's bescheiden :
Seine Liebe sei mein Leben,
Freudiges Gefühl von beiden
Wird mir seine Nähe geben.

Suleika II (1824)

Ah, tes ailes humides
Vent d'ouest, comme je te les envie ;
Car tu peux lui faire savoir
Combien je souffre de notre séparation !

Le mouvement de tes ailes,
Réveille en mon sein un désir silencieux ;
Fleurs, étangs, forêts et collines
Sous ton souffle fondent en larmes.

Pourtant ta brise douce et tendre
Rafraîchit mes paupières douloureuses ;
Hélas, je mourrais de chagrin
Si je ne pouvais espérer le revoir.

Hâte-toi donc vers mon amoureux,
Parle doucement à son cœur ;
Mais évite de l'attrister
Et dissimule-lui mes peines.

Dis-lui, mais dis-lui humblement :
Que son amour est ma vie,
Que sa présence me donnera
Un intense sentiment de joie.

Aaron Copland (1900-1990)

Twelve Poems of Emily Dickinson (1950) – Douze Poèmes d'Emily Dickinson – Emily Dickinson (1830-1886)

Nature, the gentlest mother

Nature, the gentlest mother
Impatient of no child,
The feeblest or the waywardest, –
Her admonition mild

In forest and the hill
By traveller is heard,
Restraining rampant squirrel
Or too impetuous bird.

How fair her conversation,
A summer afternoon, –
Her household, her assembly ;
And when the sun goes down

Her voice among the aisles
Incites the timid prayer
Of the minutest cricket,
The most unworthy flower.

When all the children sleep
She turns as long away
As will suffice to light her lamps ;
Then, bending from the sky,

With infinite affection
And infiniter care,
Her golden finger on her lip,
Wills silence everywhere.

There came a wind like a bugle

There came a wind like a bugle,
It quivered through the grass,
And a green chill upon the heat
So ominous did pass.

We barred the window and the doors
As from an emerald ghost
The doom's electric moccasin
That very instant passed.

On a strange mob of panting trees
And fences fled away.
And rivers where the houses ran
The living looked that day,

The bell within the steeple wild
The flying tidings whirled
How much can come and much can go
And yet abide the world !

Nature, mère la plus gentille

Nature, mère la plus gentille
Impatiente avec aucun enfant
Le plus faible ni le plus rétif
Modérée dans ses reproches

Dans la forêt et la colline
Le voyageur l'entend
Retenant l'écureuil exubérant
Ou l'oiseau trop impétueux.

Comme sa conversation est belle
Un après-midi d'été
Sa demeure, ses proches
Et quand le soleil se couche

Sa voix parmi les allées
Invite à la prière timide
Le plus petit grillon
Et la moindre fleur

Quand tous les enfants dorment
Elle s'éloigne juste le temps
Qu'il faut pour allumer ses lampes
Puis, se penchant depuis le ciel

Avec une affection infinie
Et un soin plus infini
Son doigt d'or sur ses lèvres
Elle demande le silence partout.

Alors vint un vent comme un clairon

Alors vint un vent comme un clairon,
Il frissonna dans l'herbe
Et un froid vert sur la chaleur
Si menaçante est passé.

Nous avons barricadé la fenêtre et les portes
Comme contre un fantôme émeraude
Le moccasin électrique du sort
A l'instant même a frappé.

Sur une étrange foule d'arbres essoufflés
Et des haies enfuies au loin
Et des rivières coulant à la place des maisons,
les vivants voyaient ce jour-là.

La cloche dans le clocher, sauvage,
A fait tourbillonner la nouvelle qui vole
Combien tout peut changer et combien peut arriver,
et pourtant le monde demeure !

Why do they shut me out of Heaven ?

Why do they shut me out of Heaven?
Did I sing too loud?
But I can sing a little minor,
Timid as a bird.

Wouldn't the angels try me
just once more
Just see if I troubled them?
But don't shut the door!

Oh if I were the Gentlemen
in the white robes
and they were the little hand that knocked,
Could I forbid?

Why do they shut me out of Heaven?
Did I sing too loud?

The world feels dusty

The world feels dusty,
when we stop to die...
We want the dew then
Honors taste dry.

Flags vex a dying face
But the least fan
stirred by a friend's hand
Cools like the rain

Mine be the ministry
when thy thirst comes,
Dews of thyself to fetch
and holy balms.

Heart, we will forget him

Heart, we will forget him
You and I, tonight.
You may forget the warmth he gave,
I will forget the light.

When you have done, pray tell me,
That I my thoughts may dim ;
Haste! lest while you're lagging,
I may remember him !

Pourquoi m'ont-ils fermé la porte du ciel ?

Pourquoi m'ont-ils fermé la porte du Ciel,
Ai-je chanté trop fort?
Mais je peux chanter tout doucement
Timide comme un oiseau.

Les anges ne voudraient-ils pas
Me laisser essayer encore une fois
Juste pour voir si je les dérange?
Mais ne fermez pas la porte!

Oh si j'étais les messieurs
Dans les robes blanches
Et ils étaient la petite main qui frappe,
Pourrais-je refuser?

Pourquoi m'ont-ils fermé la porte du Ciel,
Ai-je chanté trop fort?

Le monde est poussiéreux

Le monde est poussiéreux
Quand nous nous arrêtons pour mourir
Nous voulons de la rosée,
Les honneurs ont un goût sec.

Les drapeaux ennuient un visage mourant,
Mais le moindre éventail
Agité par la main d'un ami
Rafraîchit comme la pluie.

À moi est la tâche
Quand viendra ta soif
De chercher pour toi les rosées
Et les baumes sacrés.

Mon cœur, nous l'oublierons

Mon cœur, nous l'oublierons,
Toi et moi, cette nuit.
Toi, tu oublieras la chaleur qu'il donnait
Moi, j'oublierais sa lumière.

Quand tu l'auras fait, je t'en prie, dis-le moi
Que je puisse effacer mes pensées.
Vite! de peur que pendant que tu tardes
Je puisse me le rappeler !

Dear March, come in !

Dear March, come in !
How glad I am !
I looked for you before.
Put down your hat –
You must have walked –
How out of breath you are !
Dear March, how are you ?
And the rest ?
Did you leave Nature well ?
Oh, March, come right upstairs with me,
I have so much to tell !

I got your letter, and the bird's;
The maples never knew
That you were coming, –
I declare, How red their faces grew !
But, March, forgive me –
And all those hills
You left for me to hue,
There was no purple suitable,
You took it all with you.

Who knocks ? that April ?
Lock the door !
I will not be pursued !
He stayed away a year, to call
When I am occupied.
But trifles look so trivial
As soon as you have come,
And blame is just as dear as praise
And praise as mere as blame.

Sleep is supposed to be

Sleep is supposed to be,
By souls of sanity,
The shutting of the eye.

Sleep is the station grand
Down which on either hand
The hosts of witness stand !

Morn is supposed to be,
By people of degree,
The breaking of the day.

Morning has not occurred !
That shall aurora be
East of Eternity;

One with the banner gay,
One in the red array, –
That is the break of day.

Cher mars, entre !

Cher mars, entre !
Comme je suis contente !
Je t'ai cherché.
Pose ton chapeau –
Tu as dû marcher –
Comme tu es essoufflé !
Cher mars, comment vas-tu ?
Et le reste ?
La nature allait bien quand tu l'as quittée ?
Oh, mars, viens donc en haut avec moi,
J'ai tant à te dire !

J'ai reçu ta lettre, et celle de l'oiseau.
Les érables ne savaient pas
que tu allais venir.
Je te dis, Comme leur visage a rougi !
Mais mars, pardonne moi –
Et toutes ces collines
que tu m'as laissées à colorier,
Il n'y avait pas de violet convenable,
Tu as tout emporté avec toi.

Qui frappe ? Est-ce avril ?
Ferme la porte à clé !
Je ne veux pas qu'on me poursuive !
Il est resté loin un an, et voilà qu'il m'appelle
Quand je suis occupée.
Mais les bagatelles semblent si dérisoires
Dès que tu es là,
Et le blâme vaut autant que l'éloge
Et l'éloge aussi peu que le blâme.

Le sommeil est supposé être

Le sommeil est supposé être
Selon les âmes de bon sens,
La fermeture de l'œil.

Le sommeil est l'endroit grandiose
Où de chaque côté
Les foules de témoins se tiennent !

Le matin est supposé être
Selon les personnes d'un certain rang
Le point du jour.

Le matin n'est pas arrivé !
Que l'aurore soit
À l'est de l'Eternité ;

Avec la bannière éclatante,
Dans la parure rouge, –
C'est le point du jour.

When they come back

When they come back if Blossoms do,
I always feel a doubt
If Blossoms can be born again
When once the Art is out.

When they begin, if Robins do,
I always had a fear
I did not tell, it was their last Experiment
Last Year,

When it is May, if May return,
Has nobody a pang
That on a Face so beautiful
We might not look again ?

If I am there, one does not know
What Party one may be
Tomorrow, but if I *am* there,
I take back all I say !

I felt a funeral in my brain

I felt a funeral in my brain,
And mourners to and fro,
Kept treading, treading, till it seemed
That sense was breaking through

And when they all were seated
A service like a drum
Kept beating, beating till I thought
My mind was going numb.

And then I heard them lift a box,
And creep across my soul
With those same boots of lead again,
Then space began to toll

As all the heavens were a bell,
And Being but an ear,
And I and silence some strange race,
Wrecked, solitary, here.

Quand ils reviennent

Quand elles reviennent, si les fleurs reviennent,
Je ressens toujours un doute
Que les fleurs puissent renaître
Quand leur beauté est finie.

Quand ils commencent, si les merles commencent,
J'ai toujours eu une crainte
Que je n'ai pas dite, c'était leur dernier Essai
L'an dernier,

Quand c'est le mois de mai, si mai revient,
Personne ne craint-il
Qu'un visage si beau,
Nous ne puissions le revoir ?

Si je suis là, on ne sait pas
En quelle compagnie on peut être
Demain, mais si je suis bien là,
Je retire tout ce que j'ai dit !

J'ai senti un enterrement dans ma tête

J'ai senti un enterrement dans ma tête
Et les endeuillés allaient et venaient
Continuaient à marchait, jusqu'à ce qu'il semble
Que ma raison s'en allait

Et quand ils se sont tous assis,
Un office comme un tambour
Continuait de battre, de battre jusqu'à ce que je pense
Que mon esprit s'embrumait.

Puis je les ai entendus soulever une boîte,
Et traverser mon âme en grinçant,
Avec toujours ces mêmes bottes de plomb
Puis l'espace a sonné le glas

Comme si tous les cieus étaient une cloche,
et l'existence n'était qu'une oreille.
Et moi et le silence, une étrange race,
Echouée, solitaire, ici.

I've heard an organ talk sometimes

I've heard an organ talk sometimes
In a cathedral aisle
And understood no word it said
Yet held my breath the while...

And risen up and gone away,
A more Bernardine girl
And know not what was done to me
In that old hallowed aisle.

Going to Heaven !

Going to Heaven !
I don't know when,
Pray do not ask me how,
Indeed I'm too astonished
To think of answering you!
Going to Heaven!
How dim it sounds!
And yet it will be done
As sure as flocks go home at night
Unto the shepherd's arm!

Perhaps you're going too!
Who knows?
If you should get there first
Save just a little place for me
Close to the two I lost!
The smallest «robe» will fit me,
And just a bit of «crown»;
For you know we do not mind our dress
When we are going home.

Going to Heaven!
I'm glad I don't believe it
For it would stop my breath,
And I'd like to look a little more
At such a curious earth !
I am glad they did believe it
Whom I have never found
Since the mighty autumn afternoon
I left them in the ground.

J'ai parfois entendu un orgue parler

J'ai parfois entendu un orgue parler
Dans l'allée d'une cathédrale
Et je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait,
Pourtant j'ai retenu mon souffle...

Et je me suis levée et je suis partie
Une fille plus Bernardine
Et j'ignore ce qui m'est arrivé
Dans cette vieille allée consacrée.

Je monte au ciel !

Je monte au ciel !
Je ne sais pas quand,
Je t'en prie, ne me demande pas comment
Car je suis trop étonnée
Pour penser à te répondre !
Je monte au ciel !
Comme cela semble vague !
Et pourtant cela arrivera,
Aussi sûrement que les troupeaux rentrent le soir,
Vers l'abri du berger !

Peut-être y montes-tu aussi !
Qui sait ?
Si tu y arrives le premier,
Garde-moi une petite place
Près des deux que j'ai perdus.
La moindre robe m'ira,
Et juste une petite couronne,
Car on sait qu'on ne fait pas attention à ses habits
Quand on rentre à la maison.

Je monte au ciel !
Je suis contente de ne pas y croire
Car cela arrêterait ma respiration
Et j'aimerais regarder un peu plus
Une si curieuse terre!
Je suis contente qu'ils l'aient cru,
Ceux que je n'ai jamais trouvés
Depuis ce sacré après-midi d'automne
Où je les ai laissés en terre.

The Chariot

Because I would not stop for Death,
He kindly stopped for me.
The carriage held but just ourselves
And Immortality.

We slowly drove, he knew no haste,
And I had put away
My labour, and my leisure too
For His Civility.

We passed the school, where children played,
Their lessons scarcely done
We passed the fields of gazing grain...
We passed the setting sun,

We paused before a house that seemed
A swelling of the ground...
The roof was scarcely visible,
The cornice but a mound.

Since then 'tis centuries ;
but each Feels shorter than the day
I first surmised the horses' heads
Were toward eternity.

La voiture

Parce que je n'ai pas voulu m'arrêter pour la mort,
Elle s'est gentiment arrêtée pour moi.
La voiture ne contenait que nous deux
Et l'immortalité.

Nous avançons doucement, elle n'était pas pressée,
Et j'avais renoncé
À mon travail, et à mon temps libre aussi
Par courtoisie pour elle

Nous sommes passés devant l'école où jouaient les enfants,
Leurs leçons à peine finies,
Nous sommes passés devant les champs de blé qui regardaient,
Nous sommes passés devant le soleil couchant.

Nous nous sommes arrêtés devant une maison qui semblait
Un gonflement du sol...
Le toit était à peine visible
La corniche n'était qu'un monticule

Depuis des siècles ont passé ; mais chacun d'eux
Semble plus court que le jour
Où j'ai supposé pour la première fois que les têtes des chevaux
Étaient tournées vers l'éternité.